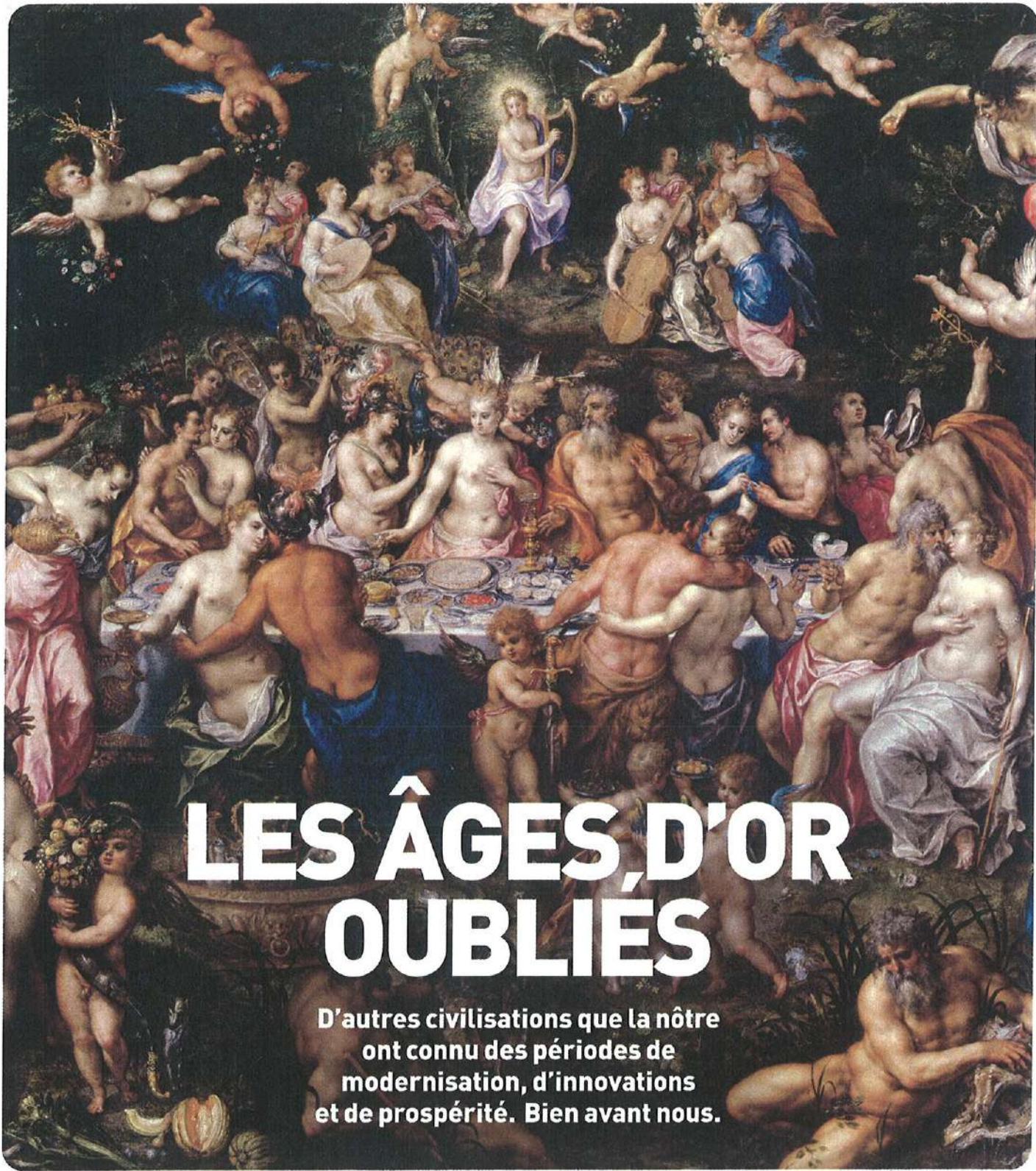


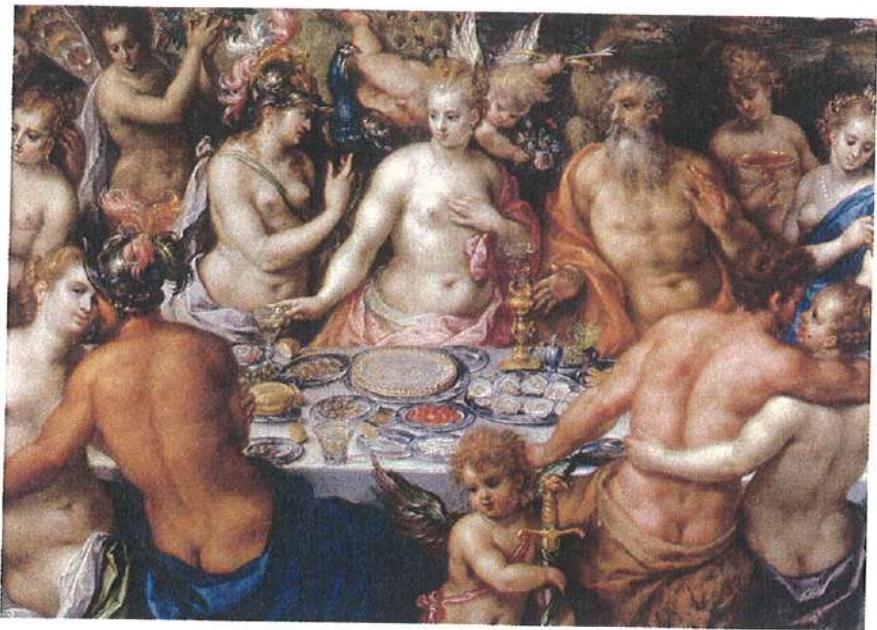
Enjeux *Les Echos*

DOSSIER
SPÉCIAL
HISTOIRE



LES ÂGES D'OR OUBLIÉS

D'autres civilisations que la nôtre ont connu des périodes de modernisation, d'innovations et de prospérité. Bien avant nous.



24 À 62 DOSSIER SPÉCIAL HISTOIRE

- | | |
|----|--------------------------------|
| 6 | EDITORIAL |
| | La richesse passe... |
| 8 | ENJEUX DU MOIS |
| 17 | ENJEUX DU FUTUR |
| | Avec le Cercle des économistes |

²⁴ LES ÂGES D'OR OUBLIÉS

De 3500 avant JC au XIX^e siècle,
voyage à la (re)découverte des périodes
de prospérité méconnues.

26

ENTRETIEN Philippe Norel

« D'autres civilisations avant nous ont connu des phases de prospérité et inventé des techniques essentielles. »

CONTRIBUTIONS



Le Cercle des économistes
Pour la dixième édition des
Rencontres d'Aix-en-Provence,
le Cercle aborde le thème de
la croissance de demain.

P.17



Philippe Beaujard
Directeur de recherche au CNRS, il est spécialiste des prémondialisations et de l'océan Indien. **P. 38**



Isabelle Aristide-Hastir
Conservateur en chef
aux Archives nationales,
elle nous dresse le portrait
du duc de Sully. □ P. 52

SOMMAIRE

- 38 OCÉAN INDIEN**
L'autre mer Méditerranée
La Chine de la dynastie Song développe son économie, réforme son administration et favorise les échanges maritimes. Faisant de l'océan Indien la plaque tournante du commerce au loin.

44 BOUGIE
Lumière du Maghreb
En 1068, l'émir En Nacer a fait de ce petit port sa capitale. Elle deviendra une cité réputée pour sa magnificence et la qualité de ses savants.

46 MOYEN AGE
Les quarante glorieuses
Portée par une série de progrès agricoles, techniques et culturels, cette période marque l'essor de l'Occident.

50 MANSA MOUSSA
Un Malien en or massif
Il y a près de sept cents ans, le « roi des rois » règne sur un empire immense et prospère. Le Mali est alors le plus gros producteur mondial d'or.

52 SULLY
Charité bien ordonnée...
Célèbre ministre d'Henri IV, il a redressé les finances de la royauté. Et suire le plus grand profit des différentes charges qu'il avait accumulées.

4 LES SPLENDEURS PERSANES
ous le règne du shah Abbas I^r, jamais la Perse n'a été aussi vaste. L'Etat est modernisé, l'exportation de céramique et de soie enrichit tout le pays.

8 MÉNÉLIK II
charlemagne éthiopien
Au début du siècle dernier, il parvient à réunifier l'empire abyssin et à repousser les visées colonialistes des Européens.

10 INCIENS ET NOUVEAUX RICHES
Chaque époque a connu ses figures emboîtant la quintessence de la fortune. Galerie de portraits.

12 STYLES BUSINESS

14 VIE AU BUREAU

EN COUVERTURE

LES ÂGES D'OR OUBLIÉS

Page 26

Entretien avec Philippe Norel
«D'autres civilisations avant nous ont connu des périodes de prospérité.»

Page 52

XVI^e-XVII^e SIÈCLES

Sully, charité bien ordonnée...
Le célèbre ministre d'Henri IV a redressé les finances de l'Etat tout en amassant une richesse personnelle considérable.

Page 46

XII^e-XIII^e SIÈCLES

Moyen Age,
les quarante glorieuses
Le grand essor de l'Occident est porté par les progrès agricoles, techniques, culturels et religieux.

Page 44

XI^e-XII^e SIÈCLES

Bougie, lumière du Maghreb
La capitale du royaume hammadide a été réputée pendant un siècle pour sa magnificence et la qualité de ses savants.

Page 50

XIV^e SIÈCLE

Mansa Moussa,
un Malien en or massif
Le « roi des rois » règne sur un immense territoire à l'ouest de l'Afrique qui tire sa richesse des mines d'or.

Page 54

XVI^e-XVII^e SIÈCLES

Les splendeurs persanes
Sous le règne du shah Abbas I^e, la Perse est très prospère. Les exportations de céramique et de soie enrichissent le pays et sa capitale, Ispahan.

Page 30

IV^e MILLÉNAIRE AVANT J-C

Uruk, première ville-Etat
La Mésopotamie est le centre d'une révolution technique et culturelle favorisée par l'apparition des cités.

Page 36

II^e SIÈCLE

Palmyre, Venise des sables
Cette oasis en plein désert de Syrie, sur le passage des caravanes, a été utilisée comme plateforme logistique du commerce international.

Page 58

XIX^e-XX^e SIÈCLES

Ménélik II,
Charlemagne éthiopien
Il a réuniifié l'empire abyssin et repoussé les visées colonialistes des Européens.

S'inspirant de la « world history » qui relativise l'importance de l'Occident, ce numéro vous propose de (re)découvrir quelques-unes des périodes de prospérité de l'histoire de l'humanité.

Il n'y a pas que l'économie, l'histoire aussi se mondialise. Ou plutôt se désoccidentalise. La coïncidence n'est sans doute pas fortuite. La curiosité des historiens voyage, la connaissance progresse et le concept d'économie-monde forgé par Immanuel Wallerstein et Fernand Braudel s'émancipe de ses racines méditerranéennes. Sous l'impulsion de quelques chercheurs émerge la notion d'« histoire globale » (ou *world history*). Décentrant leur point de vue, ces historiens relativisent notre prisme européen. La révision est assez radicale. Non, l'histoire n'est pas qu'une interminable suite

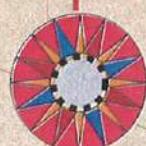
de guerres et d'épidémies. Non encore, durant les premiers siècles de notre ère, au temps de la domination gréco-romaine, l'activité humaine ne gravitait pas exclusivement autour de la Grande Bleue. D'autres civilisations – musulmanes, chinoises, indiennes – vivaient, commerçaient, inventaient. Comme autant de périodes de paix et de prospérité que nos chers manuels scolaires ont un peu oubliées. Mais qu'*Enjeux Les Echos* vous invite à parcourir ; exotique mais instructive flânerie dans le temps et la géographie pour bien démarrer la période estivale.

M. J.

Page 32

III^e SIÈCLE AVANT J-C

Ashoka, un si bon karma
Le troisième empereur Maurya se convertit au bouddhisme et prône la non-violence, la justice et le bien-être de son peuple.



Page 38

X^e-XIV^e SIÈCLES

Océan Indien, l'autre Méditerranée
Sous la dynastie Song, la Chine devient le moteur des échanges dans l'océan Indien, plaque tournante du commerce oriental.



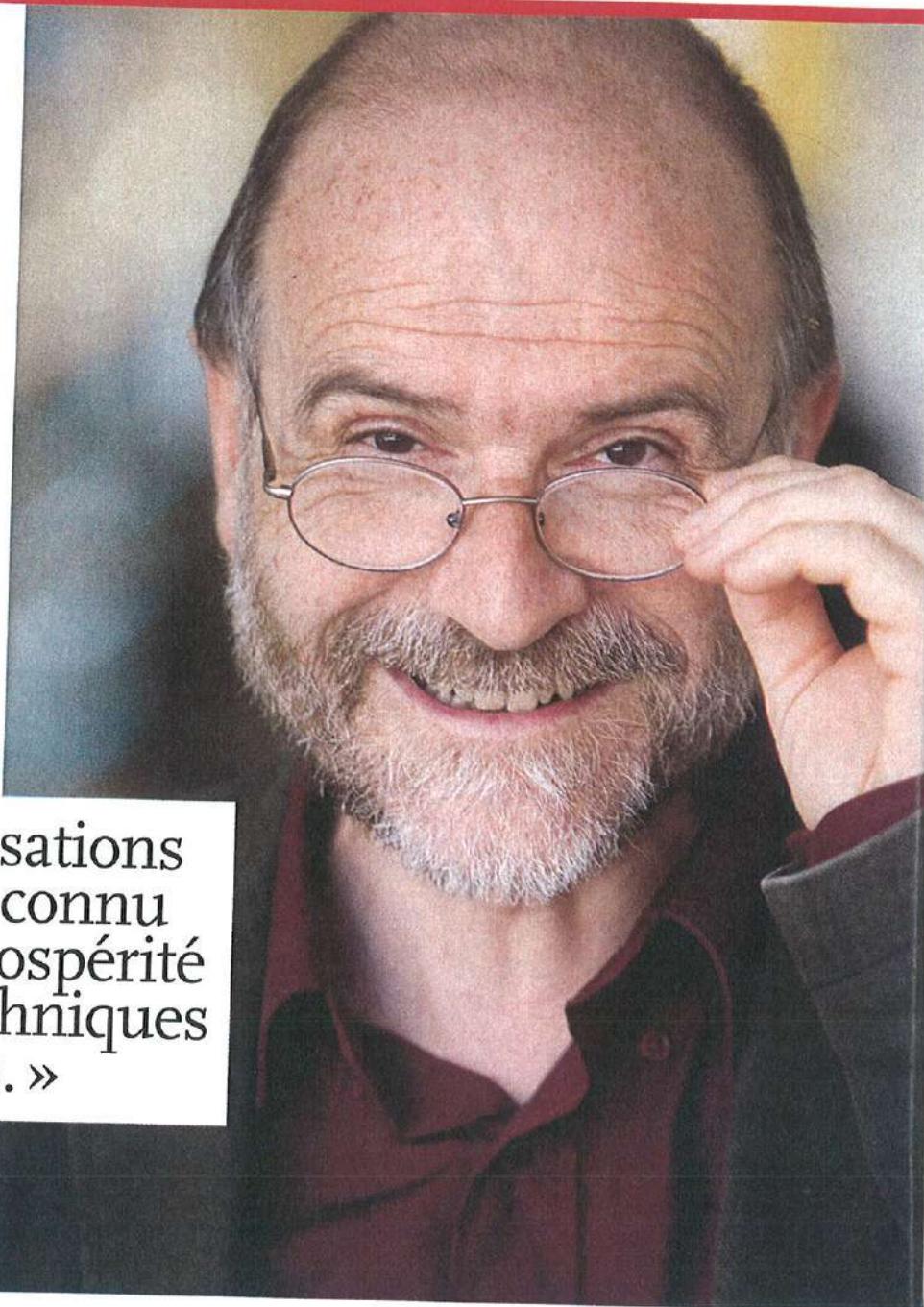
Page 60

Anciens et nouveaux riches
À chaque époque sa ou ses figures symbolisant la fortune : du roi Crésus à Carlos Slim.

ENTRETIEN AVEC... ...PHILIPPE NOREL

ECONOMISTE ET PROFESSEUR
À SCIENCES PO

« D'autres civilisations
avant nous ont connu
des phases de prospérité
et inventé des techniques
essentielles. »



PROPOS RECUEILLIS PAR
PASCAL-MARIE DESCHAMPS

Enjeux Les Echos – Vous êtes en France un des animateurs de ce qu'on appelle l'*histoire globale*. En quoi cette école relativise-t-elle la puissance économique occidentale ?

Philippe Norel – Au cours des années 60, les Etats-Unis sortent du maccarthyisme et, dans le prolongement du discours fondateur de Truman sur le développement économique (1949), les Européens mettent fin à l'épisode colonial. Chez les érudits, il y a parallèlement le désir d'analyser les mondes africains, asiatiques et latino-américains autrement qu'à travers les vulgates européennes, c'est-à-dire essentiellement britannique et française. William H. McNeill, par exemple, s'interroge sur les raisons de l'essor de l'Occident. Il est le premier à démontrer tout ce que celui-ci doit à des civilisations non-européennes. De son côté, Marshall Hodgson révèle l'apport de l'islam à l'Europe médiévale entre les VII^e et XIII^e siècles. Ces deux fondateurs de la *world history* dessillent les yeux des historiens en les invitant

à cesser de considérer la modernisation de l'Occident comme un progrès linéaire et endogène : d'autres civilisations que les nôtres ont connu des phases de modernisation et de prospérité et nous ont souvent précédés dans l'invention des techniques fondamentales. Ensuite, grâce aux concepts de système-monde et d'économie-monde d'Immanuel Wallerstein et de Fernand Braudel, on commence à relire l'histoire économique, politique et culturelle à travers ce prisme mondial. Enfin, à partir des années 80, une troisième génération d'historiens, notamment indiens, s'efforce d'écrire l'histoire de son propre pays en utilisant et en remaniant ces concepts. Certains historiens, tels Andre Gunder Frank et John Hobson, sont même allés jusqu'à nier tout génie et originalité de l'Europe en avançant que les Européens, non seulement n'avaient rien inventé, mais encore pris à l'Orient ses inventions pour les retourner contre lui. Mais c'est à l'évidence aller trop loin car il faudrait alors passer sous silence tout l'essor proprement européen de la « culture d'ingénierie » aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Il y aurait donc eu une mondialisation avant notre mondialisation ?

P. N. – Entendons-nous d'abord sur la définition : la mondialisation caractérise, à mon sens, les périodes durant lesquelles il y a synergie entre l'extension géographique des échanges et l'approfondissement des institutions et outils de l'économie de marché (technologies, marchés financiers, etc.). La période que nous vivons depuis les années 80 en est caractéristique, avec l'intégration ou la réintégration de l'ex-Union soviétique, de l'Amérique latine et de la Chine dans les échanges internationaux et, parallèlement, l'approfondissement des mécanismes du marché (marché financier planétaire unifié, action de l'OMC, dérégulations multiples). La définition s'applique bien aussi à ce qu'on a appelé la première mondialisation qui s'est étendue de 1860 à 1914. Au-delà il y a débat. J'inclurais la période 1780 à 1820-30 géographiquement dominée par la Grande-Bretagne. Celle-ci achève de constituer le capitalisme, au sens que lui donnait Max Weber, en libéralisant son marché du travail (abrogation du système de Speenhamland mis en place en

1795 qui protégeait les pauvres en les attachant aux paroisses, donc aussi aux propriétaires terriens) et en systématisant la recherche de techniques de production rationnelles. On peut aussi parler de mondialisation pour les Hollandais du XVII^e qui étendent les échanges vers l'océan Indien. Ils conquièrent des terres, répartissent les productions et donc accroissent la division du travail, même si, de fait, ils contribuent

« Avant le XVII^e siècle, on ne peut pas parler de mondialisation, mais plutôt d'économies connectées dans un système-monde. »

surtout à approvisionner la Chine en argent métal. Cela permet néanmoins la création aux Pays-Bas des marchés de la terre, du travail libre et du capital, en réponse aux opportunités permises par l'augmentation externe de leurs échanges. En revanche, la « mondialisation portugaise » du XVI^e siècle relève de l'idéologie. Les Portugais ont bien quelques comptoirs et font payer des taxes à ceux qui passent dans les parages, mais ce n'est pas un empire constitué et le marché ne fait aucun progrès à Lisbonne.

Si la mondialisation appartient à l'Occident, qu'en est-il des échanges économiques qui l'ont précédée ?

P. N. – C'est ce que j'appellerais les phases d'économie connectée. Il n'y a pas forcément de synergie entre la géographie et le marché mais des contacts et des interactions tels que la croissance dans un pays pourra

Biographie. Economiste, Philippe Norel, 56 ans, enseigne à Sciences Po et à l'université de Poitiers. Il est notamment l'auteur de « L'Histoire économique globale » (Seuil), coauteur de « Histoire globale, mondialisations et marché » (La Découverte) et coanimateur du site <http://blogs.histoireglobale.com>.

avoir des effets dans un autre, que l'urbanisation dans un pays ira au même rythme que dans un autre. On observe ainsi des synchronismes, comme le montre Philippe Beaujard pour l'océan Indien (voir p. 38), qui relient entre elles différentes zones à une sorte de système-monde. Pour autant, on ne peut sans doute pas parler d'économies de marché. Comme l'a très bien montré Jacques Le Goff pour l'Europe, dans son dernier livre, *Le Moyen Age et l'argent* (voir p. 46), ces économies n'ont pas d'objectifs de productivité et de rentabilité mais de redistribution, de charité, de statut. Cela étant, il existe du capital et des marchands qui font du profit et le recherchent de manière rationnelle, se bâtent des fortunes personnelles tout en contribuant à la richesse publique, comme Jacques Coeur au XVI^e siècle, par exemple. On sait aussi, par ses chroniques du XVI^e siècle, que l'officier portugais Tomé Pires était fasciné par la comptabilité mentale des commerçants de l'océan Indien. Ils savaient à tout moment, semble-t-il, combien, à qui, quand et pour quel profit ils avaient vendu tel bien. Autrement dit, ils savaient allouer leurs capitaux et faire des choix d'investissements. Or savoir faire de tels choix à travers la lecture d'un bilan est pour Max Weber le critère de l'avènement du capitalisme.

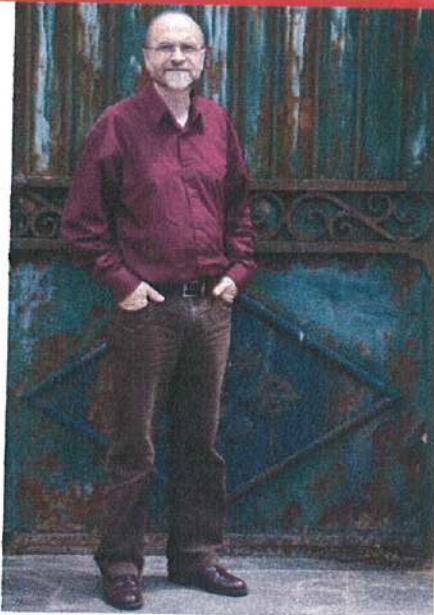
Si ce n'est pas du capitalisme, comment ça marche ?

P. N. – Ce sont des économies dynamiques qui fonctionnent surtout à partir des marchés de biens. La dimension commerciale est importante mais n'a pas d'implication à court terme sur la production. Les marchés de facteurs (terre, travail et capital), indispensables pour répondre aux signaux des prix sur les marchés de biens, tardent à venir. Leur avènement au XVII^e siècle marqua, de fait, la grande coupure entre phases d'économie connectée et phases de mondialisation. Auparavant, il ne peut y avoir en Europe de systèmes de marché (synergie entre marchés de biens et de facteurs) car, avant le XIII^e siècle, il n'y a pas de monnaie fiable, donc pas de développement des marchés de capitaux ni de choix d'investissement rationnel possible. Quant au travail et à la terre, ils constituent l'identité individuelle et sociale et donc, a priori, ne peuvent être « mar-

► chandisés ». Cela finira par se faire mais au prix d'un viol des sociétés traditionnelles. C'est pourquoi le concept de système-monde rend assez bien compte de la façon dont l'expansion externe enrichit considérablement la ou les puissances au cœur du système, en contribuant à y créer ces institutions du marché ou du capitalisme. C'est peut-être déjà vrai pour la Chine des Tang (VII^e-X^e siècles) sous le règne desquels la mise en culture des berges et du delta du Yangtsé a représenté un gain de terres presque équivalent à la découverte de l'Amérique du Nord pour les Anglais, tout en stimulant l'innovation institutionnelle. Et c'est encore vrai sous les Song (X^e-XIII^e) quand la Chine est en relation étroite avec l'Asie du Sud-Est. La capacité exportatrice du pays détermine les relations commerciales dans pratiquement toute l'Asie. La prospérité chinoise, imputable à l'innovation technique et à la spécialisation régionale, est alors très liée à ses relations commerciales.

Et pendant que la Chine connaît apparemment une première mondialisation entre les VIII^e et XIII^e siècles, que fait l'Europe ?

P. N. — A cette époque, l'Europe n'est pas du tout au cœur du système-monde. Les mondes chinois et musulman sont beaucoup plus en avance techniquement et culturellement. L'Europe n'en profite qu'à la marge, en étant raccordée indirectement au grand commerce via les musulmans entre le VII^e et le XI^e siècles. La Méditerranée leur étant fermée, même si les Vénitiens dès le X^e transgressent volontiers les interdits, les musulmans fournissent le continent par la Russie et la Scandinavie grâce aux Khazars installés alors dans le Caucase et, bien sûr, par l'Andalousie. C'est ainsi qu'ils auraient introduit le papier venu de Chine. On est moins sûr pour l'imprimerie, que les Chinois connaissaient mais que Gutenberg a pu mettre au point de manière autonome. On leur doit aussi, à moins que ce ne soit aux Hollandais, d'avoir passé la charrue chinoise à soc et versoir métalliques. Et puis quelques innovations financières. La lettre de change est connue en Perse, avant d'apparaître à Gênes puis à Venise qui la perfectionnent. L'origine romaine, juive ou arabe des sociétés de capitaux – « colle-ganza » vénitienne et « commenda » – fait



« L'hégémonie occidentale aura duré deux siècles, grâce à la bascule économique permise par la révolution industrielle du XIX^e siècle. »

l'objet de beaucoup de débats, même s'il semble que la *commenda* soit strictement arabe. Enfin, les exemples que prend Leonardo Fibonacci, le grand mathématicien de Pise du XIII^e siècle, pour illustrer ses traités de calcul actuariel, sont tirés de traités musulmans. C'est qu'il a longuement résidé à Tunis où il représentait sa ville natale.

Peut-on parler d'économie-monde pour le bassin méditerranéen durant les huit siècles de la civilisation gréco-romaine (IV^e siècle avant J-C – IV^e après J-C) ?

P. N. — C'est en effet une période d'intenses échanges (les Grecs de la période hellénistique, puis les Romains, feront du commerce jusqu'en Inde) mais la région ne domine pas pour autant l'économie-monde. A la même époque, la Chine des Han est déjà très avancée. A la rigueur peut-on parler entre 325 et 180 avant J-C d'une forme d'égalité économique des civilisations. D'ailleurs, le spécialiste de l'économie romaine, Jean Andreau, relativise toute idée d'économie capitaliste à Rome. Les Romains

connaissent le profit et utilisent l'argent, ils ont des marchés de biens mais pas de marché du travail – il y a des esclaves – et le marché de la terre n'est pas véritablement utilisé dans la perspective de faire du profit.

Et avant Athènes, y a-t-il une ou des économies-monde ?

P. N. — Plusieurs auteurs (Beaujard, Frank) repèrent des systèmes-monde dès le III^e millénaire. Par exemple, entre 2500 et 1800 avant notre ère il y a des connexions commerciales régulières entre Mésopotamie et civilisation de l'Indus. En revanche, la Chine et l'Asie orientale restent longtemps coupées de cet ensemble.

Finalement, à l'échelle mondiale, la domination occidentale tient sur une tête d'épingle...

P. N. — Il y a en effet de quoi être un peu inquiet pour l'avenir. En gros, de 3500 avant J-C jusqu'au IV^e siècle avant J-C (l'apogée de la Grèce), l'Europe n'existe quasiment pas et en tout cas ne fait pas du tout partie du système-monde. Arrivent ensuite les huit siècles gréco-romains qui coexistent avec d'autres civilisations tout aussi avancées. Puis rien entre les V^e et XI^e siècles. Et ce n'est qu'entre les XII^e et XVI^e siècles que le continent parvient progressivement à se créer une position qui lui permet d'innover. Du XVI^e au XVIII^e, l'Europe ne domine pas. Elle est présente, joue astucieusement, elle forge ses instruments, comme les Chinois qui hier encore imitaient nos techniques. Jusqu'à l'exception économique, qui verra au début du XIX^e la bascule hégémonique occidentale permise par la révolution industrielle. La domination européenne aura donc duré au moins deux siècles. Pour la suite, il est difficile de se prononcer. La Chine peut connaître le même sort que le Japon dans les années 90 (soit une crise financière majeure suivie d'une forte déflation, donc d'un recul sensible dans la course à l'hégémonie) : elle en a, de fait, presque tous les ingrédients. Et puis, il n'est pas sûr encore qu'elle ait, sur le plan technique, la créativité tous azimuts nécessaire aux secteurs les plus stratégiques. Si l'hégémonie américaine est aujourd'hui fortement ébranlée, elle trouve régulièrement, depuis plusieurs décennies, les moyens de se pérenniser. ■

URUK PREMIÈRE VILLE-ETAT

Invention du tour de potier, de la sculpture en ronde-bosse, de l'écriture... la Mésopotamie est le centre d'une révolution technique et culturelle favorisée par l'apparition des cités.

PAR STEFANO LUPIERI

Les historiens la considèrent comme une cité-mère, autrement dit l'un des foyers de la révolution urbaine qui s'est jouée au IV^e millénaire avant J-C. Située dans la plaine alluviale du Tigre et de l'Euphrate (sud de l'Irak actuel), Uruk était la plus grande et sans doute la plus puissante d'un chapelet de cités-Etats qui sont apparues dans le sud de la Mésopotamie. Pour autant, on ne peut pas affirmer qu'elle avait assujetti ses voisines et faisait office de capitale d'un empire. Chacun de ces centres urbains (Uruk, Ur, Suse...) devait être autonome mais, ensemble, ils sont à l'origine d'une étonnante expansion culturelle dont on retrouve des traces de l'Egypte à l'Iran, en passant par l'Anatolie et la Syrie. Les Mésopotamiens avaient, il est vrai, beaucoup à transmettre. Invention de l'écriture, du tour de potier, de la sculpture en ronde-bosse... Cette région est alors au centre d'une effervescence intellectuelle, technique et artistique favorisée sans doute par son développement urbain.

Les scientifiques s'interrogent encore sur les facteurs à l'origine de cette évolution. Comment les communautés villageoises du néolithique, organisées en chefferies, ont-elles donné naissance, à partir du IV^e millénaire, à des agglomérations complexes et, au-delà, aux premières notions d'Etat ? On ne peut que formuler des hypothèses car,





1. Statuette d'un roi-prêtre trouvée sur le site d'Uruk. Il aurait dirigé la cité et était considéré comme un intermédiaire entre les dieux et les hommes.

2. Les centres urbains (Uruk, Ur, Suse...) se sont développés au IV^e millénaire dans le sud de la Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate.

jusqu'à présent, seule Uruk a livré ses vestiges. Mais parmi les raisons les plus couramment avancées figurent le développement démographique, une modification du climat nécessitant une intensification des ouvrages collectifs d'irrigation et la nécessité de se protéger des crues du fleuve.

« L'urbanisation se fait probablement à partir de centres, à l'origine de nature religieuse, où les populations viennent chercher une forme de sécurité physique et alimentaire », résume Pascal Butterlin, maître de conférences en histoire et archéologie des mondes anciens à l'université de Saint-Quentin-en-Yvelines. La guerre ne semble pas avoir joué un rôle fondamental dans la création de ces cités : le mur d'enceinte qui entourait Uruk daterait du III^e millénaire. Ce qui ne veut pas dire que ces Mésopotamiens étaient totalement pacifiques. « Dans la mentalité de l'époque, la guerre est une pratique conventionnelle qui ne vise pas à anéantir l'adversaire et à prendre le contrôle de son territoire mais, au mieux, à créer une relation tributaire », précise Jean-Daniel Forest, chargé de recherche à Paris I (1). De fait, il ne semble pas que ces cités-Etats aient entretenu une armée permanente car on n'a retrouvé aucune trace d'une élite militaire.

En revanche, l'existence d'une élite politique et économique est attestée. A la tête d'Uruk se trouvait un roi-prêtre, considéré comme un intermédiaire entre les dieux et les hommes. Les grands sanctuaires retrouvés sur place laissent à penser que la religion jouait un rôle fondamental de cohésion sociale. S'agissait-il d'une théocratie ? Pascal Butterlin penche plutôt pour une oligarchie composée de grandes familles qui disposaient des terres, contrôlaient les conseils et dirigeaient un système de redistribution de la rente agraire. L'organisation sociale

était semble-t-il très élaborée. Une bonne partie de la population était astreinte à des corvées collectives comme l'entretien des systèmes d'irrigation, la culture des terres ou la construction des temples. En contrepartie, elle était nourrie et protégée.

« Pour marquer sa différence, cette élite s'entoure progressivement d'objets de plus en plus luxueux, explique Jean-Daniel Forest. Pour cela, des artisans habiles et particulièrement créatifs sont nécessaires, ce qui favorise l'innovation technique. Mais il faut d'abord des matériaux rares d'origine exotique. C'est la raison pour laquelle des expéditions lointaines sont organisées dès le milieu du IV^e millénaire. » (1) C'est le début, pensent certains, d'un mouvement de colonisation qui verra s'étendre la « marque urukéenne » sur toutes les régions alentour, à la manière d'un système-monde.

Une influence qui se fait sentir en Egypte

De là date la construction de véritables villes nouvelles fortifiées, bâties ex nihilo sur les routes de ces expéditions telle Habuba Kabira, sur l'Euphrate, au nord de l'actuelle Syrie. Pour d'autres, ces colonies seraient liées à un surpeuplement des cités-mères. Quoi qu'il en soit, l'influence des cités de la Basse-Mésopotamie dépassera ces enclaves. Elle se fera sentir jusqu'en Egypte, autre foyer de la révolution urbaine.

« On assiste à cette époque à une véritable révolution artistique, souligne Pascal Butterlin. Les représentations graphiques deviennent un média au service d'un message symbolique. » La sculpture se développe et prend un tour plus réaliste. Inventés en Mésopotamie les sceaux-cylindres, roulés sur l'objet à marquer, donnent du dynamisme aux scènes gravées. Même les divinités commencent à être représentées

de manière anthropomorphe. D'aucuns vont jusqu'à parler d'une sorte de « printemps humaniste ».

Il va de pair avec une effervescence technique. L'invention de l'araire à semoir permet d'augmenter les rendements des champs cultivés, quand la mise au point du tour de potier ouvre la voie à la fabrication en série de récipients. La variété de leurs formes, adaptées à la conservation du vin, la fermentation de la bière ou la fabrication du yaourt traduit l'apparition de filières nouvelles. Des filatures de laine se mettent en place à une échelle qui dépasse l'économie domestique. Bref, c'est une vraie spécialisation du travail qui émerge à cette époque.

Même bouillonnement en matière d'architecture. Pour le prestige des élites, Uruk construit des édifices dont la surface peut atteindre 1 500 m². Mais avec un souci d'efficacité et de rentabilité. Grâce au dessin d'architecture, les bâtiments se standardisent. « C'est ici qu'on met au point la brique plano-convexe », indique Pascal Butterlin.

Mais par dessus tout, Uruk est passée à la postérité pour une invention majeure : l'écriture. Plus de 4 000 tablettes gravées ont été retrouvées lors de fouilles. Elles répertorient pour l'essentiel des opérations comptables. On a donc longtemps pensé que l'écriture était née pour les besoins des scribes d'Etat, comme moyen mnémotechnique afin d'enregistrer des transactions dépassant les capacités humaines. Une thèse aujourd'hui remise en cause. Cette écriture qui est d'abord numérale, puis idéographique et, enfin, phonétique aurait eu dès le IV^e millénaire l'ambition d'être une véritable langue écrite universelle. Car on parlait à cette époque plusieurs langues en Mésopotamie.

Le scribe, l'architecte et le potier sont donc les protagonistes de la période d'Uruk qui se termine à l'aube du III^e millénaire, période à laquelle s'est produit un événement majeur encore mal expliqué. Les cités sont désertées. C'est le début d'une crise où les conflits vont devenir endémiques. Jusqu'à ce que l'Akkadien Sargon mette tout le monde d'accord en unifiant le pays vers 2 300 avant J-C. L'irruption d'une nouvelle forme d'Etat prédatrice et militaire. ■

(1) Actes du colloque « L'Etat, le pouvoir, les prestations et leurs formes en Mésopotamie ancienne », Paris, 7-8 novembre 2002.

ASHOKA UN SI BON KARMA

Troisième empereur Maurya, il a conquis dans le sang la majeure partie du sous-continent indien. Converti au bouddhisme, il prône durant son règne la non-violence, la justice et le bien-être.

PAR STEFANO LUPIERI

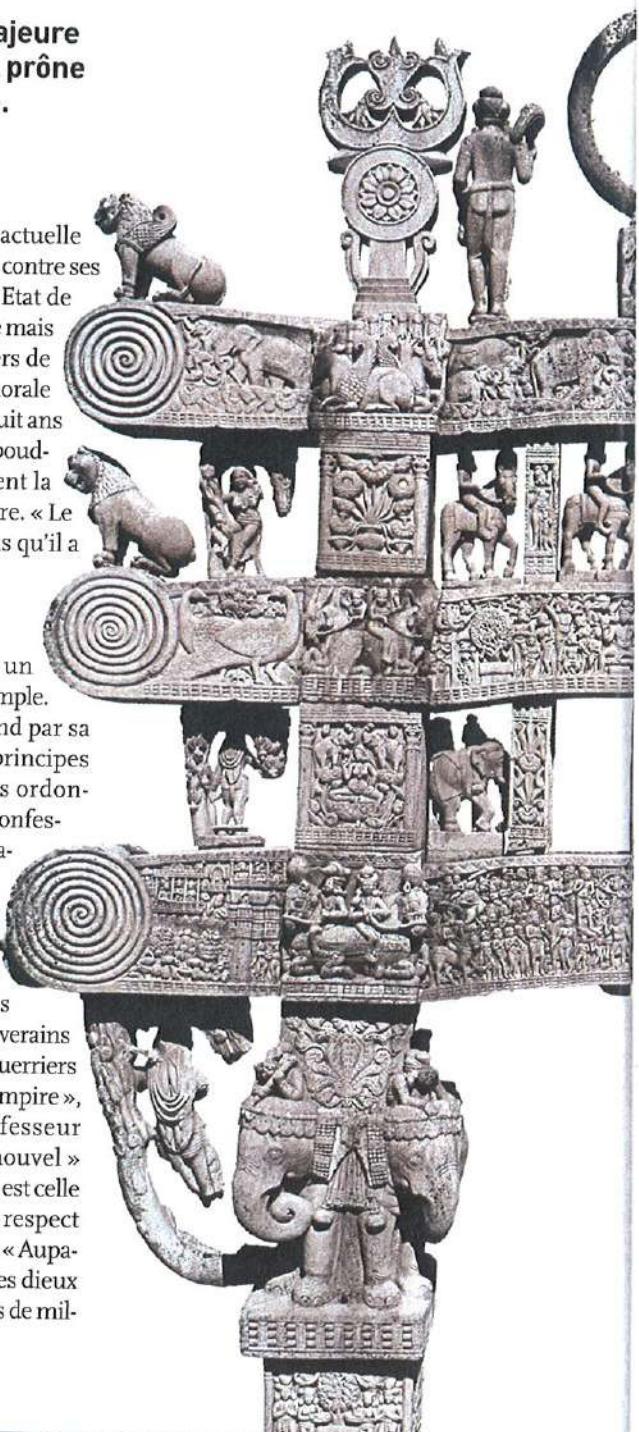
Les petits Indiens étudient son histoire à l'école. Bollywood s'est emparé de son épopee pour en faire un film à succès. Mais qui connaît Ashoka en France ? Cet empereur (304-232 avant J-C) unifia le plus vaste territoire connu de l'histoire de l'Inde. Les chercheurs le mettent sur le même plan que Constantin, Marc Aurèle ou Saint Louis. Plus que l'étendue de son royaume, c'est son style de gouvernement très altruiste qui a marqué les esprits. Il fut en effet le premier souverain bouddhiste de l'histoire. « Tout homme est mon enfant, proclamait-il (1). Comme pour mes enfants, je désire qu'ils aient tout bien et bonheur dans ce monde et dans l'autre, c'est aussi ce que je désire pour tous les hommes [...] Il n'y a pas d'activité supérieure à faire le bien du monde entier. » Si l'on peut aujourd'hui faire parler Ashoka, c'est parce qu'il a laissé – fait exceptionnel pour l'Inde – une série d'inscriptions gravées dans la pierre et qui ont résisté aux ravages du temps. Présents dans tout le royaume, ces « édits » redécouverts à partir de 1837 forment un traité de politique et de morale unique en son genre.

Il y eut, en fait, deux grandes périodes dans le règne d'Ashoka. D'après la légende, ses débuts sont marqués par le sang. Troisième empereur de la dynastie des Maurya (vers 273 avant J-C), il n'aurait pas hésité, pour accéder au trône, à supprimer 101 de ses frères. Il est vrai que dans la tradition indienne, l'héritier n'était pas toujours clairement désigné et les successions se faisaient souvent dans la violence. Une fois éta-

bli sur le trône à Pataliputra (l'actuelle Patna), Ashoka part en campagne contre ses voisins du Kalinga (aujourd'hui Etat de l'Orissa). L'invasion est victorieuse mais fait plusieurs centaines de milliers de victimes. De là daterait la crise morale du souverain qui l'aurait mené, huit ans après son sacre, à se convertir au bouddhisme. Les inscriptions attestent la violence de cette guerre meurtrière. « Le regret tient l'ami des dieux depuis qu'il a conquis le Kalinga. »

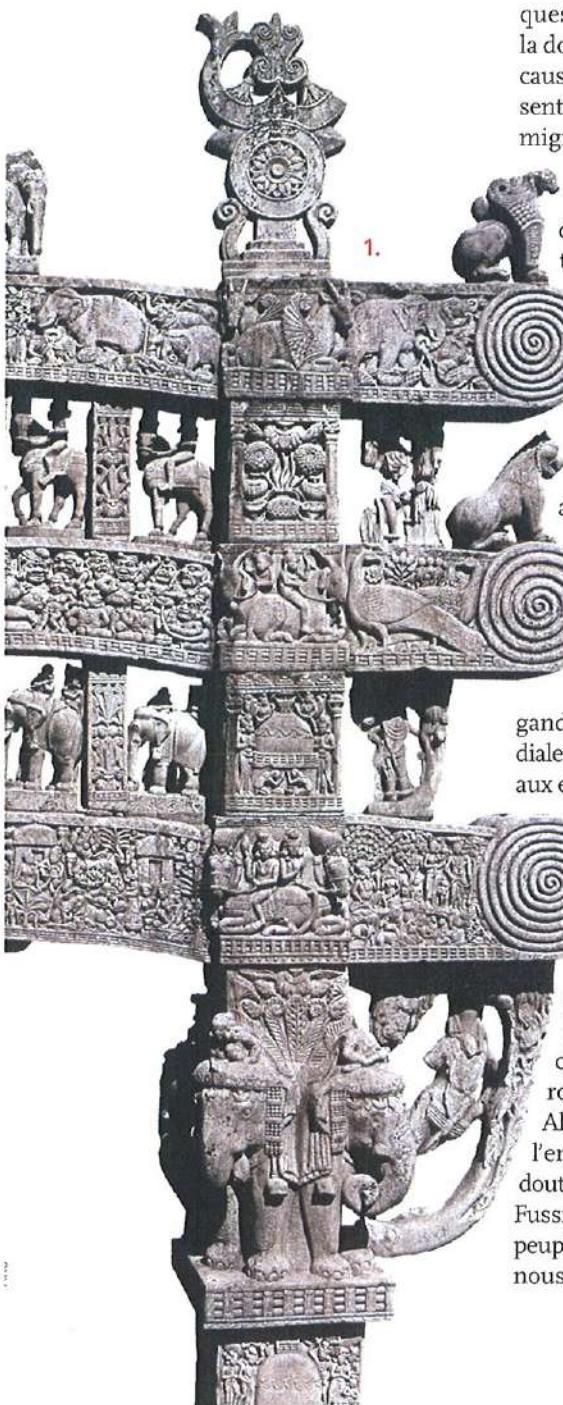
Le respect de la vie

Qualité peu commune pour un empereur, Ashoka prêche par l'exemple. « Justifiant les mesures qu'il prend par sa conduite personnelle et par les principes qu'il adopte et recommande, ses ordonnances participent à la fois de la confession et du sermon », indique l'indianiste Jules Bloch. Une fois converti, Ashoka renonce à la violence et aux guerres de conquête. « Pendant dix-sept ans, il n'y aura pas de conflits extérieurs, ce qui est très inhabituel pour l'époque car les souverains indiens sont par tradition des rois guerriers dont la mission est d'étendre leur empire », souligne Gérard Fussman, professeur au Collège de France. Pour le « nouvel » Ashoka, la seule conquête qui vaille est celle du *dharma*, la loi bouddhique. Ce respect pour la vie inclut celle des animaux. « Auparavant, dans la cuisine du roi ami des dieux au regard amical, plusieurs centaines de mil-



1. Porte nord du stupa de Sanchi (Madhya Pradesh), l'un des 84 000 monuments érigés en l'honneur de Bouddha.

2. L'Empire maurya (en jaune) à l'apogée du règne d'Ashoka, et sa capitale Pataliputra (aujourd'hui Patna).

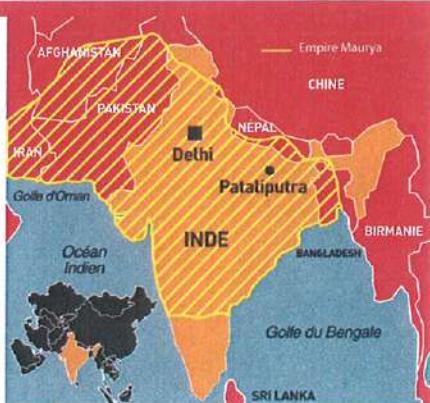


liers d'animaux étaient tués chaque jour pour le repas ; maintenant, on ne tue que deux paons et une gazelle. » L'empereur a renoncé à la chasse et interdit le sacrifice d'animaux, au grand dam des brahmares !

Mais ce qui caractérise surtout ce souverain, c'est sa volonté de persuader plutôt que de contraindre. Il entreprend des « tournées de la loi » et crée un nouveau corps de fonctionnaires chargés de propager la bonne parole. Toutefois, les vertus qu'il prêche ne sont pas vraiment bouddhistes. « Il n'est pas question des notions caractéristiques de la doctrine (les quatre vérités, la série des causes, le nirvana) et le salut n'est pas présenté comme la sortie du cercle des transmigrations », explique Jules Bloch. Enfin

politique, Ashoka s'adresse à tous ses sujets. « Or, à son époque, le bouddhisme était surtout une secte monastique », précise Robert Lingat, ancien professeur à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (2). Sa morale mêle le brahmanisme et le bouddhisme et prône une éthique fondée sur des principes universels : respecter ses parents, ses proches et ses voisins, posséder peu, honorer les autres religions... « Mais en bon bouddhiste, il est persuadé que la pratique de ces vertus permettra aux hommes d'obtenir de meilleures renaissances et les préservera de mauvaises destinées », note Robert

Lingat. Véritables outils de propagande, ses édits sont rédigés en plusieurs dialectes et même, pour ceux qui se trouvent aux extrémités de l'empire, en araméen et en grec. Car pour Ashoka la diffusion de la loi ne doit pas s'arrêter aux frontières. Il envoie des ambassadeurs aux souverains voisins. Une inscription indique : « L'ami des dieux l'a remporté ici et sur les frontières jusqu'à 600 lieues, là où est le roi grec Antiochos et plus loin qu'Antiochos, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas et Alexandre [...] partout, on se conforme à l'enseignement de la loi. » « Il était sans doute un peu mégalomane », admet Gérard Fussman. Ce souverain était-il aimé de son peuple ? « Il est probable que les inscriptions nous dressent un tableau idéal et très par-



tiel », relève Robert Lingat. Reste qu'aucune révolte interne n'est mentionnée. « Dans la mesure où il prétend mener une vie frugale, on peut supposer qu'il pratiquait l'impôt sans excès », signale le professeur du Collège de France. Mais il ne l'a pas aboli. Pas plus qu'il n'a supprimé la peine de mort ni les châtiments.

Le bouddhisme, ciment social

Certains historiens refusent d'ailleurs de considérer que ses motivations étaient uniquement religieuses ou morales. « Les vertus qu'il prêche avaient aussi pour but de renforcer la cohésion sociale », reconnaît Gérard Fussman. Pour autant, personne ne met en doute sa sincérité. Durant son règne, le bouddhisme connaît une expansion sans précédent jusqu'aux frontières de l'Afghanistan. On lui attribue l'édition de 84 000 stupas renfermant des reliques du Bouddha. « La politique d'Ashoka a admirablement servi le bouddhisme, alors qu'il n'est pas sûr qu'elle ait été favorable au destin de l'Empire maurya », constate Robert Lingat. Rien n'est attesté sur la mort du souverain. D'après la légende, il aurait été assassiné par sa femme. Ce qui est sûr, c'est qu'après lui l'empire s'effrite. Restent ses inscriptions, témoignage de son règne non violent, qui continuent de défier le temps et... les sciences politiques. ■

(1) Toutes les citations sont tirées des *Inscriptions d'Ashoka*, traduites et commentées par Jules Bloch, éditions Les Belles Lettres, 2007.

(2) Auteur de *Royautés bouddhiques*, EHESS, 1989.



PALMYRE VENISE DES SABLES

Passage obligé des caravanes entre l'Inde et l'Empire romain, cette oasis située en plein désert de Syrie a été utilisée comme plateforme logistique et multimodale du commerce international.

PAR FLORENCE BAUCHARD

Entre la Méditerranée et le golfe Persique, en plein désert de Syrie, l'oasis de Palmyre – Tadmor pour les Arabes – a bâti sa fortune sur le commerce de l'Empire romain avec l'Inde, après la chute de Pétra. D'abord annexée par Rome probablement sous Tibère (19 de notre ère), avant de devenir une colonie sous l'empereur Caracalla (212-217), la « Venise des sables » assure la logistique des caravanes sur l'une des deux voies principales vers l'Inde, l'autre passant par l'Arabie (1). Chameaux, chevaux, chefs caravaniers (ou synodiarques), escortes, vivres, caravansérails de stockage : les marchands trouvent à Palmyre toute la palette des services nécessaires afin de ramener d'Asie des tissus de lin, de coton et de soie, des pierres précieuses ou semi-précieuses et des épices. Un appui indispensable pour traverser les 200 kilomètres de désert qui séparent Palmyre de l'Euphrate. Un désert peuplé de tribus bédouines hostiles, où le voyageur peut également se heurter aux représentants d'un empire voisin. Pas étonnant que le site ait

été très peu visité avant le XVII^e siècle. Et il n'était pas rare encore au XIX^e siècle de s'y faire rançonner, voire tuer (1). Retrouvées sur le site, les nombreuses inscriptions bilingues en grec et en palmyréen – un fait rare à l'époque – attestent les dangers de l'époque. « Placées sous les statues des caravaniers, en guise de remerciements par les marchands pour les bons services rendus, près d'une centaine d'entre elles ont été retrouvées », précise Annie Sartre-Fauriat, historienne et épigraphiste, professeur à l'université d'Artois (Arras).

Les bonnes relations entretenues par Palmyre au II^e siècle avec ses puissants voisins parthes, les comptoirs établis le long de la vallée de l'Euphrate (Séleucie, Ctésiphon, Vologésias) et la paix qui règne alors dans l'Empire romain, tout concourt au commerce fructueux de marchandises variées et à forte valeur ajoutée entre l'Asie et les grandes capitales de la Méditerranée, Antioche, Alexandrie, etc. A l'exception des fragments de textiles retrouvés sur des

momies enterrées à Palmyre, les archéologues n'ont toutefois mis à jour ni restes ni preuve écrite des biens transportés. La richesse des vêtements et des bijoux de la statuaire retrouvée dans les tombes souterraines laisse toutefois à penser que Palmyre était plus qu'une étape de transit ! Enrichis par le commerce, les habitants et les marchands occidentaux établis sur place avaient les moyens de consommer ces produits.

A l'aller, le trajet s'effectue d'abord à dos de chameaux jusqu'à Doura-Europos, sur l'Euphrate. Là, les marchandises sont descendues à bord de radeaux confectionnés avec des planches, des roseaux et des outres en peaux de chèvre gonflées (1). Elles sont ensuite transbordées sur de véritables navires – dont certains armés par les Palmyréniens – pour rejoindre l'Indus. Caravanes, radeaux, bateaux : les Palmyréniens pratiquent déjà l'intermodalité ! Une inscription de 157 retrouvée sur le site atteste que ces caravaniers étaient également des marins : « (Image de) Marcus Ulpius Iarhai,



2.

1. La cité caravanière a su profiter de sa situation géographique pour dominer le commerce Est-Ouest, entre l'Empire romain et l'Inde.

2. Les grands dieux palmyréniens : Baalshamin, « le maître des cieux », assimilé à Bél, entouré du dieu de la lune (à gauche) et du dieu du soleil.

fil de Airanos, fils de Abgaros, patriote, (dressée) par les commerçants qui sont rentrés de Scythie (Inde) dans le navire de Onanios, [...] parce qu'il les a secourus et assistés avec beaucoup d'empressement (1). »

La ville s'embellit sous Hadrien

Quelle était l'ampleur du trafic ? Difficile à évaluer. Les périodes d'hiver devaient être privilégiées afin d'éviter la chaleur accablante de l'été irakien. Après leur longue marche dans le désert, les chameaux trouvaient leur pâture sur les rives de l'Euphrate, le temps pour les chefs caravaniers de livrer leurs marchandises dans le golfe et de prendre en charge des produits venus de la corne d'Arabie, d'Afrique (ivoire) et d'Asie, y compris de Chine pour la soie.

Cette prospérité, dont les historiens situent volontiers l'âge d'or sous le règne de l'empereur romain Hadrien (117-138), s'accompagne d'un vaste réaménagement de l'espace urbain : multiplication de temples, de monuments publics, de rues à colon-

nades, embellissement des devantures de boutiques, etc. A cette époque s'achève, à la lisière occidentale de l'oasis, la construction de l'enceinte du principal temple de la ville, dit de Bél, qui couvre pas moins de quatre hectares. Si les ruines encore conservées aujourd'hui sont essentiellement d'époque romaine, la ville était sans doute plus étendue. « On ne connaît pas la ville hellénistique bien que des photographies aériennes et des fouilles montrent qu'elle se situe au sud du site », explique Annie Sartre-Fauziat. Difficile aussi de connaître la taille de la population – 20 000 à 25 000 personnes – car de nombreux habitants vivaient sous la tente, et nul ne sait quelle était la population des quartiers hellénistiques.

Le déclin de l'oasis commence avec la dégradation du climat politique. A partir de 226, les Parthes redoublent d'agressivité. Les chefs féodaux de cet empire sont supplantés par une nouvelle famille : les Perses sassanides, qui s'attaquent plusieurs fois à l'Empire romain. Avec la montée des risques

politiques, le commerce direct avec la Mésopotamie devient plus difficile. Résultat, les tarifs caravaniers flambent, le taux des prêts grimpe à 30%, selon des graffitis de marchands retrouvés sur place (2). La reine Zénobie – qui a inspiré plus d'un artiste, de La Bruyère à Rossini en passant par Tiepolo – tente alors de trouver, en 270, de nouvelles voies commerciales vers l'Egypte en empruntant la mer Rouge. Elle prend pied en Egypte, le grenier à blé de Rome, ce qui revenait à couper les vivres aux Romains. Réaction immédiate : l'empereur Aurélien rappelle brutalement à l'ordre cette Cléopâtre palmyrénienne, en envahissant la ville et en l'exilant à Rome en 272. Plus que l'intervention d'Aurélien et le saccage de la ville un an plus tard, c'est la paix de Nisibe imposée au Perse Narsès par Dioclétien en 298 qui signe la fin de l'âge d'or de Palmyre. Le trafic entre la Mésopotamie et la Syrie devait désormais passer uniquement par Nisibe, bien plus au nord. « Palmyre dut voir fermer sa douane romaine et seul un commerce local avec le reste de la Syrie subsista. » (2) De fait, les inscriptions caravanières de prospérité disparaissent au III^e siècle. A l'époque des Omeyyades, au VIII^e siècle, Palmyre renoue avec la prospérité. Du XI^e au XIII^e siècle, elle joue un rôle important lors des croisades. Puis elle sombre une nouvelle fois dans l'oubli à partir du XV^e siècle (3). Mais, les ruines mises à jour depuis la fin du XIX^e siècle témoignent encore du passé fastueux de ce site considéré comme l'un des plus beaux du Proche-Orient. ■

(1) *Les Palmyréniens, la Venise des sables*, Ernest Will, Armand Colin, 1992.

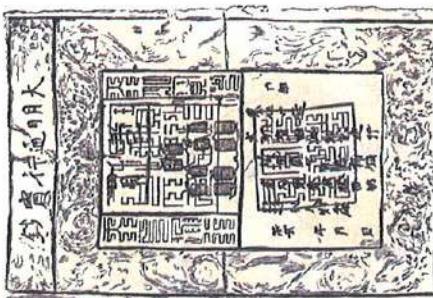
(2) *Palmyre, la cité des caravanes*, Annie Sartre-Fauziat et Maurice Sartre. Découvertes Gallimard, 2008.

(3) *Zénobie, reine de Palmyre*, Moustapha Tlass, Editions Tlass, 1986.

Océan Indien L'autre mer Méditerranée

La Chine de la dynastie Song développe son économie, réforme son administration et favorise les échanges maritimes. Faisant de l'océan Indien la plaque tournante du commerce au loin.

PAR PHILIPPE BEAUJARD*



LES INVENTIONS CHINOISES : LES BILLETS DE BANQUE

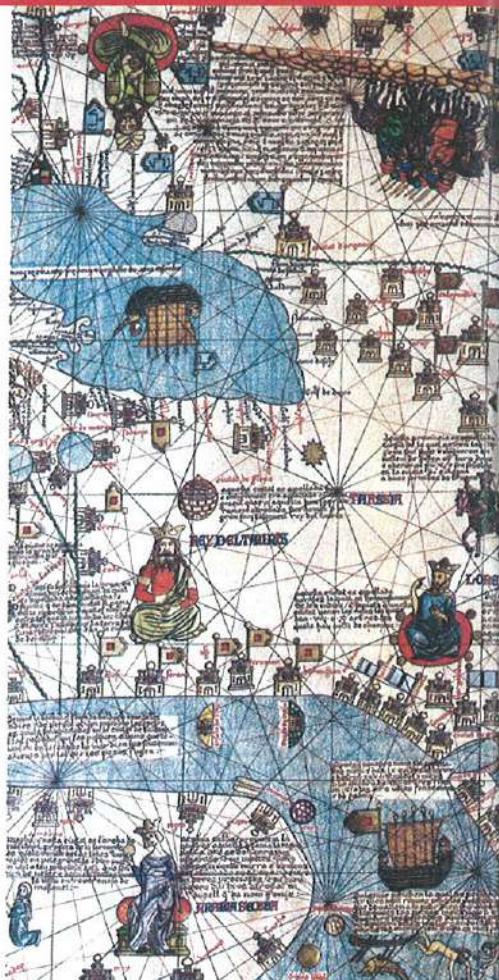
D'abord monnaie des morts, puis utilisé sous les Tang comme lettre de change, le papier-monnaie (gravure ci-dessus d'un papier de banque sous la dynastie Ming) devient une vraie monnaie sous les Song. Ce sont d'abord des billets émis par des marchands et financiers du Sichuan. Puis, le gouvernement les retire de la circulation pour les remplacer par son propre papier en 1023. Les Mandchous (dynastie Jin, 1115-1234) vont même établir un Bureau des devises à Kaifeng, qui aura le monopole de la planche à billets.

Entre le X^e et le XIV^e siècle se met en place une phase de mondialisation d'une importance particulière. L'Europe ne joue encore qu'un rôle mineur dans les échanges alors que la Chine, dominante, voit s'épanouir une première économie de marché. L'océan Indien est en position centrale entre divers Etats prééminents. L'histoire de cette période relativise l'idée que le capitalisme est une invention européenne et restitue à l'Asie et à l'Afrique leur « héritage volé ».

Sous la dynastie Song, la Chine devient la locomotive du système-monde afro-eurasien, qui a déjà connu une phase de globalisation entre le VII^e et le IX^e siècle.

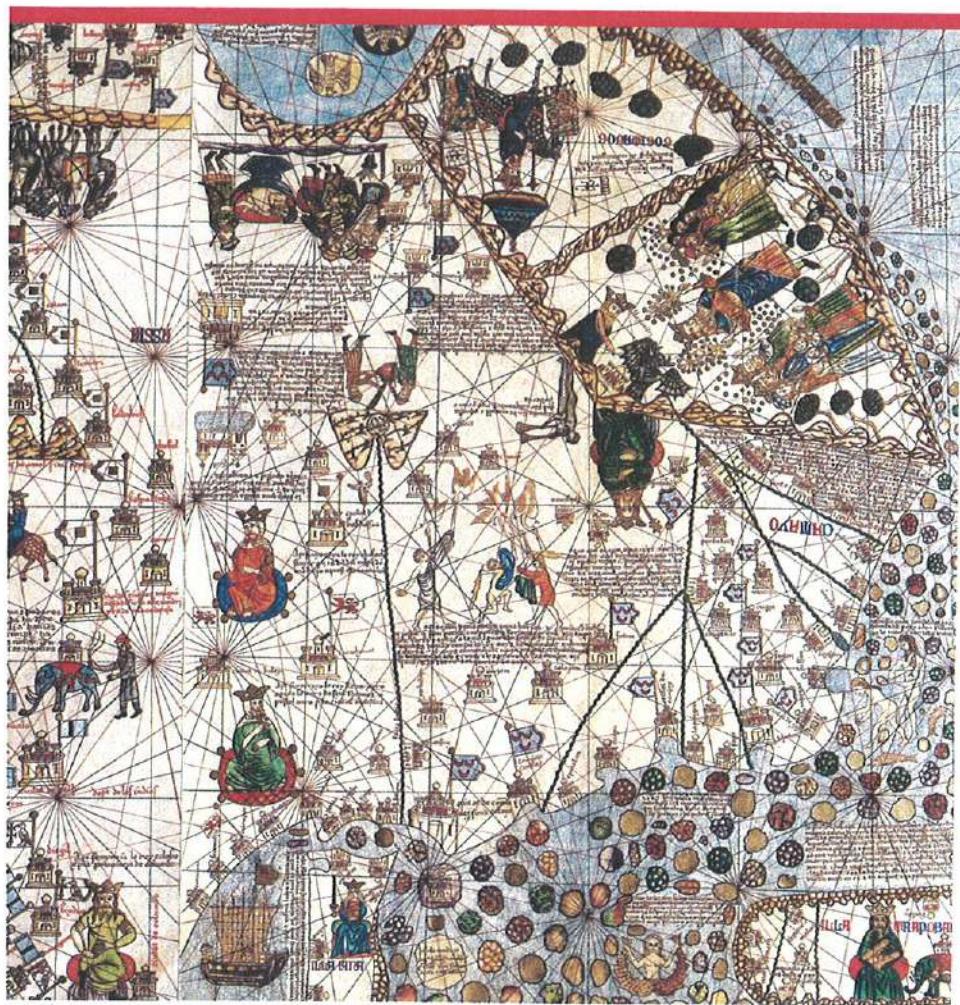
La réussite des Song repose sur l'alliance d'un Etat fort et d'un secteur privé dynamique. Une administration efficace est mise en place, composée de fonctionnaires recrutés sur concours. L'agriculture et l'industrie sont en plein essor (la production de fer atteint 114 000 tonnes en 1078, alors que celle de l'Angleterre ne sera que de 68 000 tonnes en 1788), tout comme les transports, le commerce et la culture. La population chinoise double entre 800 et 1200 et le pays connaît une urbanisation spectaculaire. L'expansion des échanges et la consolidation de l'Etat favorisent des innovations technologiques.

Cette conjonction de progrès aboutit à une mutation sociale profonde : la Chine Song offre le premier exemple de trans-



formation d'un Etat par un « protocapitalisme », avec l'apparition d'une bourgeoisie urbaine et la création d'un marché intérieur dans lequel des régions aux productions spécialisées échangent entre elles. Cette mutation est inséparable de l'essor du commerce au loin, dont la taxation constitue une source de revenus croissants pour l'Etat. Une classe marchande chinoise, parfois métissée, se développe à côté de communautés étrangères. Les échanges progressent par les routes de la soie et les voies maritimes. La durée des voyages diminue et les quantités transportées augmentent grâce aux améliorations apportées sur les navires (la boussole, par exemple).

En relation avec la Chine, un puissant royaume Chola se développe dans le sud de l'Inde, où une certaine symbiose apparaît entre l'Etat et de grandes guildes marchandes impliquées dans le commerce à longue distance. La situation d'interface de l'Asie du Sud-Est entre Chine et Inde profite



1. Carte du continent asiatique extraite de l'atlas catalan. Cet ouvrage a été réalisé entre 1375 et 1380 et attribué au cartographe Abraham Cresques.

2. Bien qu'elle ne soit pas riveraine de l'océan Indien, la Chine occupe, au début du XIV^e, une place centrale dans l'essor du commerce de cette zone.

à des royaumes javanais, au détriment de la thalassocratie sumatraise de Srivijaya.

Dans l'ouest de l'Ancien Monde, la compétition entre Cordoue, Le Caire et Bagdad dynamise le commerce au loin. Le trafic en mer Rouge dépasse alors celui du golfe Persique, les Fatimides chiites qui dirigent l'Egypte tirant profit d'accords de commerce passés avec les Byzantins pour approvisionner le marché méditerranéen. Les documents trouvés dans une synagogue du Caire éclairent l'importance des réseaux juifs qui mènent un commerce actif entre l'Egypte et l'Inde. Les réseaux musulmans, eux, s'étendent jusqu'en Chine. Le géographe arabe al-Gharnâti évoque ainsi le marchand Abû-l-Abbâs, rencontré au Caire en 1118 et qui a passé quarante ans en Chine : « Les enfants qu'il avait eus de concubines esclaves, ainsi qu'en Inde, à Ceylan et en Abyssinie, parlaient les langues de ces pays et lui servaient de facteurs. En dépit des pertes subies en mer, il était immensément riche. »

Aux XI^e et XII^e siècles, les premières croisades obligent les Etats et les réseaux à se restructurer : les Ayubbides sunnites au pouvoir en Egypte favorisent les marchands musulmans Karimi qui dominent en mer Rouge. Par l'Espagne, la Sicile et le Levant, l'Europe chrétienne découvre la pensée, les sciences et les techniques grecques et arabes : les chiffres arabes (en fait indiens) sont introduits, de même que diverses innovations chinoises (le gouvernail axial, le papier, une machine à bobiner)... L'Europe apprend aussi l'usage de l'abaque et de l'astrolabe.

Le système-monde afro-eurasien connaît au XIII^e siècle une croissance soutenue, clairement perceptible sur les océans. L'intérêt de la Chine pour les échanges maritimes s'accroît à partir de 1127, lorsque les Song doivent céder la partie nord de leur territoire à l'empire des nomades Jürchen. Ils déplacent leur capitale à Hangzhou, qui devient la première ville du monde (devant Le Caire,

à l'autre extrémité de la route des épices). Ils encouragent la riziculture et les productions de textile et de porcelaine, exportées vers toutes les côtes de l'océan Indien.

L'esprit capitaliste progresse

L'orientation marchande de l'Etat Song, qui tire maintenant 70% de ses revenus des taxes commerciales et des monopoles, favorise l'essor d'un esprit capitaliste. La vie d'un certain Wang Ge reflète cet état d'esprit. Ayant acquis une montagne boisée, il se lance dans la fabrication de charbon de bois et édifie deux fonderies, en utilisant du minerai de fer local. Il emploie 500 ouvriers. Les profits lui permettent d'acheter un établissement fabriquant du vin et un lac, où les activités piscicoles assurent l'emploi de centaines de familles. L'idée de profit touche aussi les entreprises d'Etat, où le temps de travail est parfois mesuré par des clepsydras. On note une monétarisation de l'économie, favorisée par l'utilisation >

3. Peinture chinoise du XII^e siècle représentant des savants invités à un dîner officiel par l'empereur. C'est à cette époque que l'empire du Milieu développe le commerce avec le monde afro-eurasien.



LES INVENTIONS CHINOISES : LE PAPIER

Officiellement, on doit le papier (ci-dessus, un exemplaire papier de l'histoire de Mulan, datant de la dynastie Song) à Cai Lun, haut fonctionnaire attaché à la cour impériale, qui décrit, en 105 après J-C, un procédé de fabrication à partir de fibres de mûrier. Mais le savant aurait en fait amélioré des procédés connus deux siècles auparavant. Sa fabrication est transmise au Moyen-Orient par des ouvriers chinois faits prisonniers par les Abbassides en 751.

LES CARACTÈRES MOBILES

Les Chinois maîtrisaient l'impression grâce à des blocs de bois taillés dès le IX^e siècle. Pi Sheng (990-1051) conçoit les premiers caractères mobiles en terre cuite au X^e siècle. « L'éditeur » Feng Tao fait imprimer neuf œuvres majeures en 130 volumes entre 932 et 953. C'est le dignitaire Wang Zhen qui aurait fabriqué les premiers caractères en bois en 1297. Les Coréens mettent au point les caractères en métal moulé au XIII^e siècle. Ils sont présents en Occident en 1423.



3.

> de l'économie, favorisée par l'utilisation accrue du papier-monnaie. Toutefois, l'interpénétration des élites étatiques et de la classe marchande ne s'accompagne pas de l'apparition de guildes, d'écoles et de villes autonomes comme en Europe.

Les Chinois sont désormais présents en nombre sur les mers du Sud. Leurs jonques atteignent l'Inde et le golfe Persique. L'ouvrage du surintendant du Commerce Zhao Rugua (1225) décrit les principaux centres marchands de l'océan Indien et les produits transportés. De nombreux musulmans séjournent en Chine et une partie de la classe marchande chinoise est musulmane. Le Japon et l'Asie du Sud-Est profitent également de la mondialisation : Kyoto, Kamakura (Japon), Angkor (Cambodge) et Pagan (Birmanie) figurent parmi les 25 plus grandes villes du monde.

Le XIII^e siècle est une période clé, marquée par des crises et des restructurations mais aussi par la croissance. La militarisation

des sociétés d'Asie centrale conduit à une expansion explosive sous Gengis Khan, dont l'empire s'étend du Pacifique à la mer Noire. Cet empire permet l'ouverture de contacts directs entre Chine et Europe par les routes de la soie et une route des steppes, plus au nord. Arrivent en Europe aux XIII^e et XIV^e siècles l'idée de l'imprimerie, le rouet, la fonte du fer, la connaissance de la poudre et le concept du canon.

La conquête sanglante de l'Iran, de l'Irak, des steppes russes et de la Chine du Nord transforment le paysage politique de l'Eurasie. La pression mongole oblige l'Etat Song à augmenter vertigineusement ses dépenses militaires. Dans les campagnes, les tensions sociales s'exacerbent à cause de l'alourdissement des impôts et l'extension de grandes propriétés. La chute des Song face aux Mongols en 1277 brise la trajectoire protocapitaliste de la Chine : tout en poursuivant une politique favorable au commerce, les Yuan encadrent l'économie



à Java Est. Bien situé sur la route des épices, ce royaume articule riziculture intensive, artisanat et échanges marchands avec les cités cosmopolites, largement musulmanes, de la côte nord de Java. L'islam se développe également dans les villes swahili d'Afrique de l'Est, notamment Kilwa qui contrôle le commerce de l'or du Zimbabwe.

Au début du XIV^e siècle, la phase de croissance du système-monde est à son apogée et la Chine en est toujours le cœur. Ce n'est pas un hasard si les voyages de Marco Polo (fin du XIII^e siècle) et d'Ibn Battûta (XIV^e siècle) ont la même destination : l'empire du Milieu. La conversion à l'islam des dirigeants mongols de la Perse, à la fin du XIII^e siècle, assure un nouvel essor des échanges. En Inde, le sultanat de Delhi s'étend à presque toute la péninsule. L'islam se répand le long des réseaux marchands, en induisant leur développement et l'océan Indien devient peu à peu une « mer islamisée ».

Les métaux précieux affluent vers l'Orient. La balance commerciale de l'Inde est clairement positive avec l'Egypte et l'Asie occidentale. Faisant écho aux lointaines doléances de Pline, l'historien persan Wâssâf (XIV^e siècle) écrit que « l'Inde exporte herbes et broutilles pour recevoir de l'or en échange ». En revanche, la balance de l'Inde est négative avec l'Asie orientale. L'activité du système-monde se concentre entre Inde et Chine : « Pour une nef chargée de poivre qui va à Alexandrie ou autre lieu pour être porté en terre de Chrétiens, écrit Marco Polo, il en vient plus de 100 au port [chinois] de Çaiton [Quanzhou] », port qu'Ibn Battûta estime être le plus grand du monde.

Fait nouveau, des cités se développent entre les grands Etats. Elles sont souvent le lieu d'un contrat social entre le pouvoir >



LA CHARRUE À VERSOIR MÉTALLIQUE

Le poète agronome Lu Guimeng en donne la première description connue en 879 dans son traité « *Lei Si Jing* ». Le versoir chinois est métallique et incurvé. Placé dans le prolongement direct du soc (il s'agit parfois d'une seule pièce), il présente ainsi le minimum de résistance à l'avancement et la terre est en partie retournée sous l'effet de son propre poids. A l'époque, la charrue occidentale en bois est plus lourde, doit être attelée le plus souvent à deux animaux et requiert plus d'efforts de la part du laboureur.

LE COMPAS

On pense que les Shang (1030-94 avant J-C) connaissaient le champ magnétique car leurs tombes sont alignées au nord magnétique. Une première description de l'aimant est donnée dans un manuscrit de 240 avant J-C. En 1088, Shen Kuo décrit le compas lui-même, dans un passage sur les géomanciens qui utilisent un aimant frotté à une aiguille pour montrer le sud (plus important pour les Chinois). Une autre mention est faite avant 1125 dans un livre écrit pour la navigation. Le compas arrive en Europe en 1190.

lation chinoise. Ils développent les productions céramiques et textiles, mais l'exploitation des paysans, l'accroissement d'inégalités sociales et la corruption de l'administration susciteront des tensions croissantes. L'émission excessive de papier-monnaie, qui cesse d'être convertible à partir de 1270, constitue également une source majeure de désordre économique.

L'islam en pleine expansion

Deux puissances musulmanes s'affirment face aux Mongols. Sous le règne des mamelouks, l'Egypte devient un centre majeur du système-monde. Elle commerce avec Venise et soutient les marchands Karimi en mer Rouge. En retour, ceux-ci prêtent aux sultans des sommes considérables. Le XIII^e siècle voit une deuxième période d'expansion de l'islam, en Inde du Nord (sultanat de Delhi), mais aussi en Inde du Sud et en Asie du Sud-Est. L'essor du commerce favorise l'ascension de Majapahit, fondé

4. Illustration de la prise d'une cité par Kubilaï Khan dans le « Le livre des merveilles » de Marco Polo, au XIII^e siècle.



LES INVENTIONS CHINOISES : LA BROUETTE

Elle aurait été inventée un siècle avant Jésus-Christ dans le sud-ouest de la Chine par Guo Yu, un personnage semi-légendaire. On en a trouvé une illustration en l'an 100 après J-C sur la frise d'une tombe dans le Jiangsu. Son dessin a longtemps été gardé secret car elle était réservée à l'usage militaire.

LE PONT À ARCHE SURBAISSÉE

On doit cette conception plus économique en matériaux, et plus solide que les arches semi-circulaires, à Li Chun dont le premier grand pont, construit en 610, est toujours intact et en service. On le trouve au pied des monts du Shanxi, sur la rivière Jiao près de Zhaoxian.

LES EXPLOSIFS

Les Tang (618-906) connaissent le feu d'artifice. Les Song ont utilisé de la poudre contre les Tatars en 1161 et 1162 et ils ont terrifié les Mongols au siège de Kaifeng en 1232, en utilisant un tube d'acier rempli de poudre. Mais l'usage de la poudre comme agent de propulsion dans un canon est un développement proprement européen.

P.-M. D



4.

➤ politique et la classe marchande. Les pratiques capitalistes progressent à la fois dans ces cités et dans les grands Etats. Ce proto-capitalisme se hisse toutefois rarement en position dominante, sauf en Chine. Contrairement à ce qu'on observera en Europe à partir du XV^e siècle, il n'y a pas, en Asie et en Afrique, fusion de l'Etat et des intérêts mercantiles, et institutionnalisation du pouvoir de la classe marchande. Celle-ci reste soumise au pouvoir des dirigeants. On ne rencontre pas non plus le désir européen d'une expansion fondée sur le mariage du commerce et de la guerre.

Refroidissement global

Un pic est atteint dans les années 1320, puis l'activité s'essouffle dans l'ensemble du système-monde. Un refroidissement global s'accompagne d'une aridification en Chine, en Inde, en Asie occidentale et dans l'Europe méditerranéenne. Des conflits éclatent au Yémen et en Inde, où le sultanat de Delhi se désintègre. Le khânat de

Djaghataï (Asie centrale) se disloque vers 1334 et le régime mongol d'Iran s'effondre à partir de 1335. En Europe, la guerre de Cent Ans commence en 1337 entre l'Angleterre et la France. C'est dans ce contexte de repli économique et de désagrégation politique que la peste se répand à partir de la Chine (les premières épidémies y sont recensées en 1320), via les routes des steppes et les navires qui visitent les ports chinois. Elle atteint Caffa sur la mer Noire en 1346, frappe l'Egypte puis Venise et Gênes en 1347, la France et l'Angleterre en 1348... En 1368 en Chine, les révoltes conduisent à la chute des Yuan et à l'avènement de la dynastie Ming. Le pays compte alors 65 millions d'habitants, contre 115 millions au début du XIII^e siècle. Il faudra attendre la fin du XIV^e siècle pour voir une reprise de la croissance dans le système-monde, zone où l'Europe va désormais jouer un rôle majeur. ■

* Anthropologue et historien, directeur de recherche au CNRS, CEMAF Paris 1.